Bibliothèque du Journal "La Bataille "3583

CAUSERIES LIBERTAIRES

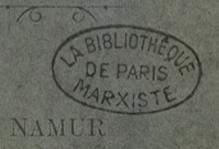
PAR 1

Jean de l'Ourthe

Bibliothèques ouvrières socialistes

Prix: 0.10 c.





IMPRIMERIE-LIBRAIRIE LOUIS ROMAN, ÉDITEUR 59, RUE DE FER, 59

1902



BR-0- 3583

Bibliothèque du Journal "La Bataille,,

CAUSERIES LIBERTAIRES

PAR

Jean de l'Ourthe

Bibliothèques ouvrières socialistes

Prix: 0.10 c.



NAMUR

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE LOUIS ROMAN, ÉDITEUR 59, RUE DE FER, 59

1902

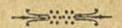
Causeries -Libertaires



Causeries libertaires

Bibliothèques Ouvrières

SOCIALISTES



I. — De la nécessité d'instruire le peuple

(Éclairons les cerveaux.) J. GRAVE.

Un peuple ignorant est un peuple esclave. Les seuls initiés aux secrets des forces et des manifestations de la nature le mènent où ils veulent et comme ils l'entendent, pour leur plus grand profit personnel. Plongé dans les ténèbres, l'esclave ne voit point de quoi son misérable sort est fait, ni comment il lui serait possible de s'y prendre pour devenir libre; il n'a même nulle idée de ce qu'est la liberté. Et quand ses maîtres, insensibles à ses maux, impassibles devant ses larmes, lui exposent qu'il est juste, logique, naturel qu'il soit esclave, ce dernier les croit n'ayant pas appris à discerner la

vérité du mensonge, ne sachant seulement en quoi consiste la vérité.

On légitime sa misère, la donnant comme une conséquence nécessaire et fatale de l'ordre des choses établi, qu'on affirme dériver de lois immuables auxquelles nul ne peut se soustraire, lesquelles lois auraient érigé l'inégalité des conditions en principe, fait des maîtres avec ceux-là, des esclaves avec les autres.

Et lui, ne pouvant savoir si telle est réellement la vérité, manquant même de l'intuition instinctive qu'il peut être trompé, croit ceux de qui l'intérêt est précisément de le tromper, accepte la misère et son cortège de privations de tout ordre, ploie sous les coups et se soumet. Se plaindre de son sort! il lui semblerait, en le faisant, qu'il commet un sacrilège. Ceux à qui l'on doit le bel arrangement des choses humaines n'ont-ils pas agi consciencieusement, guidés par le souci du plus grand bien de chacun, en procédent comme ils ont procédé? Pouvaient-ils même agir d'une autre façon? N'ont-ils point dû, ces créateurs de l'ordre social, s'incliner non moins que les autres devant l'impérieuse volonté du très puissant personnage qui présidait à la confection des rouages sociaux, distribuant rôles, grades et emplois, suivant le mérite de chacun et faisant d'eux les chefs, pasteurs auxquels il confiait la garde de ses troupeaux? Elite à laquelle un poste de confiance était assigné par une force supérieure aux vulgaires forces humaines, investis d'une autorité qui n'était qu'une infime parcelle de l'autorité du souverain maître, ils durent consentir à commander durant que les déshérités, les non-élus, la plèbe considérait comme un devoir de se mettre à leur service et de leur obéir. Et cela par respect pour la tradition éternelle, universelle, émanée des ordres du plus grand des rois, tradition qui fut léguée aux humains par la rigidité du premier des législateurs en guise de code, de ligne de conduite à suivre fidèlement à travers les âges, sous la menace des pires châtiments en cas d'infraction.

Les peuples en enfance confièrent la garde et l'interprétation de cette tradition aux prêtres, choisis parmi les plus intelligents des hommes, et aujourd'hui que dix-neuf siècles, depuis le Christ seulement, sont passés sur elle, elle est encore debout, grâce à la ténacité de ces prêtres, et l'inégalité qu'elle avait pour mission de justifier subsiste

toujours!

Entre les hommes, faits tous pareils de chair et d'os, de conformation semblable, ayant les mêmes besoins, des différences de traitement égales à celles de jadis se rencontrent encore de nos jours. L'un est riche, l'autre est pauvre; l'un est adulé, honoré, fêté, l'autre méconnu, méprisé; celui-ci a presque tout appris de ce qui s'enseigne, cependant que ne sait pas seulement lire celui-là.

Il suffirait pourtant aux victimes de l'inique condition sociale dans laquelle elles furent jetées par l'arbitraire mensonger des théologiens et des forts d'autrefois, d'arriver à percer les épaisses ténèbres sous lesquelles elles suffoquent et d'entrevoir la lumière pour que naisse en elles l'idée de secouer le joug.

Si l'esclave savait que son esclavage lui fut imposé par d'autres, hommes comme lui, mais pas davantage que lui; qu'il est faux qu'il soit, plus qu'eux, né pour être esclave ; si chaque malheureux comprenait que ses souffrances, loin d'être exigées par l'agencement, l'harmonie universelle, d'être sous la dépendance directe des lois naturelles, sont dues uniquement aux lois de ses semblables, sont le seul fait de conventions purement humaines, ont été voulues, exigées par ceux à qui ses souffrances profitent, il se refuserait à continuer de souffrir.

C'en serait fait alors des pitoyables formules qui, si longtemps, tinrent en laisse les générations, telles que les suivantes : "Il y a toujours eu et il y aura toujours des riches et des pauvres ; la monarchie, la guerre, sont d'institution divine ; les riches sont les intendants de Dieu "; elles auraient vécu ces banalités qui firent tant de mal aux hommes à toutes les

époques.

Savoir d'où nous sortons, où nous allons, qui et pourquoi nous sommes, quel est le rôle exact pouvant être légitimement dévolu au moindre d'entre nous : telles sont les grandes questions qui se

dressent devant notre entendement.

A tous ces problèmes la science s'efforce d'apporter sa solution. Chaque être humain, apprend-elle, qu'il soit prince ou vidangeur, est tout simplement un assemblage de molécules, autonomes, vivant chacune de sa vie propre : molécules groupées de façon à pouvoir accomplir, sous la sujétion de certaines influences qui les déterminent, tels actes, étant données telles circonstances ou conditions : réunion de cellules recevant leur impulsion du dehors en même temps qu'elles réagissent sur ce dehors ; organisme soumis à des lois fixes, invariables, tirées de son essence, de sa composition chimique, dépendant de

sa constitution anatomique, de son organisation psychique, du milieu qui l'environne, organisme assujetti à ces lois naturelles qui courbent sous elles l'homme, l'animal, la plante, le métal, les astres gravitant dans l'espace, l'univers, l'immensité entière.

Mais elle n'a point démontré que l'inégalité des conditions élevée de nos jours à la hauteur d'un dogme fut dans l'ordre naturel, était requis par le bon fonctionnement ou des organes sociaux ou des mondes évoluant dans l'infini. Il n'y a pas trace, en ses annales, de ce primitif contrat magique qui aurait été conclu jadis entre les les hommes, contrat fameux par lequel les uns se seraient dépouillés, puis auraient imposé à leurs descendants qu'ils en fissent autant à leur tour, et cela jusqu'à la fin des mondes, au bénéfice de la postérité des autres, ces heureux, ces forts, au profit de la minorité des imposteurs, des voleurs et des méchants de ce temps-là, pacte qui engageait ainsi jusqu'à l'avenir des générations à naître des dépouillés ancestraux.

Elle a fait justice des classements, des hiérarchies, des subtiles distinctions, de tous ces aprèscoup imaginés par la duplicité de certains, rêvant

d'assujettir autrui à leurs volontés.

Les découvertes de la physique, de la chimie, n'ont point légitimé les usurpations de ceux qui, par ruse ou par violence, s'étaient emparés de la personne et du bien de leurs frères.

Au contraire, elles ont clairement prouvé qu'il n'était ni riche ni puissant devant la nature. Celleci, indifférente aux calculs ambitieux des humains, octroyant à tous, dans la même mesure, l'air, la lumière, la chaleur, n'a pour personne, si haut placé soit-il, la moindre préférence. L'orage qui crève au-dessus du pauvre laboureur creusant son sillon n'épargne pas les carrosses de l'empereur et le mendiant napolitain voit sa vermine égayée par les mêmes rayons du même soleil que ceux dorant les vitraux du Vatican.

L'injuste, parce qu'inégale répartition des fruits de la terre est l'œuvre des hommes. On ne peut accuser la nature de coopérer en rien à cette besogne de favoritisme. Son équité, son impartialité est notoire : elle demeure stérile ou se montre généreuse envers tous, de la même façon.

Répétons-le, tout le mal vient des hommes. Violentant l'ordre naturel, ils le remplacèrent par un autre, tout de convention, fabriqué par eux, répondant mieux à leur soif de jouissances égoïstes; puis

ils le soutinrent en s'appuyant sur la force.

Cet ordre imaginé pour justifier le rapt, l'exaction, le crime, excuser la violence, légitimer l'arbitraire division en classes, en castes, de l'humanité, est faux, irrationnel, ne repose sur aucune donnée

juste, n'est étayé que par l'imposture.

Car on ment en affirmant que les distinctions établies entre les hommes — causes de rivalités permanentes — ne sont que le reflet, l'image, la copie des distinctions qui se remarqueraient dans le grand Tout. Et les fourbes ont beau se retrancher derrière leur prétendue imitation de la nature pour défendre leurs présomptueuses théories sur l'infériorité de telles races, de tel sexe, de telle classe, l'observation désintéressée, chaque jour vient les démentir. Elle démontre que les suprématies ne sont qu'apparentes, et aussi qu'il n'est pas vrai que des

supériorités même incontestables aient, plus que des infériorités non moins réelles, droit à plus d'espace, à plus de liberté, à des égards qui pourraient être

justement refusés à de moins bien doués.

La science établit qu'il n'est que des aptitudes, des dispositions tendant à se développer et réclamant le terrain où elles puissent le faire à leur aise, le milieu propice. Mais elle prouve aussi que ces facultés si diverses, quelles que soient les différences marquantes qui puissent les séparer, n'étant que des manifestations variées provenant de source unique, sont égales et que les aptitudes s'équivalent. La science est donc foncièrement égalitaire,

La science est donc foncièrement égalitaire, démocratique. Cela expliquerait peut-ètre pourquoi on la poursuit ainsi d'une haine basse et méchante dans les milieux où l'on s'accommode de l'état de

choses existant.

Serait-ce aussi pour la même raison qu'on l'a mesurée si parcimonieusement aux petits, aux faibles? Il n'est pas bon que le peuple sache, répètet-on chez les gouvernants. Reconnaissant combien nous avions raison dans notre entrée en matières, ils exposent : " Si ce peuple, dont la soumission nous est agréable et avantageuse, arrivait un jour à comprendre que l'exploitation dont il est victime, que son asservissement ne répondent point à des nécessités inhérentes à l'espèce humaine, ne sont point exigées par la constitution naturelle mais par les seules constitutions humaines, tout s'écrou-Îerait. Diderot, ce brouillon, s'écriait voilà plus de cent ans : " La nature n'a fait ni serviteurs ni maîtres. " Que le moindre valet de ferme, apprenant cela un jour, donne raison à Diderot, que deviendront alors nos prérogatives, nos privilèges, notre existence de coq en pâte : ce sera la fin de tout."

Les asservis désireux de s'affranchir devant toujours entendre à contre-sens les discours des asservisseurs, nous dirons, nous : "Il faut que le peuple sache, afin qu'un jour s'écroulent les vieilles légendes prétendant justifier et les ancestrales spoliations et le vol contemporain et l'oppression du grand nombre laborieux par la poignée des parasites.

La science sera notre commune libératrice. Tous ceux que l'histoire salua du beau nom d'amis du peuple eurent à cœur l'instruction de ce dernier. Ils bâtirent des écoles, firent appel aux écrivains, aux artistes, aux grands penseurs de tous pays, à l'élite qui, longtemps, veilla en tête à tête avec l'étude, puis ils s'efforcèrent de la retenir auprès d'eux.

Par contre, tyrans et conquérants, hommes de tueries, de carnage — du Napoléon (1) ennemi des livres au barbare qui donna l'ordre de détruire la bibliothèque d'Alexandrie — non seulement se soucièrent fort peu d'enseigner les peuples, mais découragèrent, traquèrent, persécutèrent les illustrations de la science. Secondés par les prêtres qui ne ménagèrent jamais aux monarques bons croyants un concours précieux pour ces besognes de ténèbres, les rois très chrétiens bannissaient jadis du territoire des États courbés sous leur sceptre, ceux de leurs sujets qui avaient acquis quelque renommée scientifique. L'Eglise n'avait-elle pas déclaré toute science vaine, sacrilège, impie, condamnable par conséquent.

⁽¹⁾ On connaît le mépris du " Corse aux cheveux plats " pour ceux qu'il appelait les idéologues.

Heureux quand ils se contentaient de faire brûler l'œuvre en place publique, par la main du bourreau, lorsque, pour complaire à l'insatiable soif de sang qui enfiévrait maints disciples d'un Dieu de bonté, ils n'adjoignaient point l'auteur à son livre, brûlant avec le venin, la bête, pour la plus grande satisfaction du clergé romain, le triomphe des inquisiteurs et le profit de la Royauté.

Plus les rois catholiques étaient puissants, plus leur Eglise, plus la religion était puissante, plus les savants étaient inquiétés et plus les sombres ténèbres

qui recouvraient les peuples étaient épaisses.

C'est que la science, créatrice de liberté, ne s'accommode que de liberté. Elle fait corps avec elle. Plus un peuple était éclairé et plus il jouissait de liberté. Mais le peuple le plus fanatique et soumis, immanquablement devenait le plus ignorant.

Et de nos jours encore la même douloureuse constatation nous est possible. Les contrées catholiques où les églises pullulent, où les moines foissonnent, ces régions d'une telle ferveur de dévotion qui sont le Portugal, l'Espagne, l'Irlande, la Flandre sont, en même temps que les plus religieuses, les moins instruites. Elles en sont, au surplus, les plus pauvres — aussi les plus sales, d'après la démonstration si judicieuse que faisait Urbain Gohier, le vigoureux polémiste, dans l'Aurore.

En revanche, les nations les plus libérales, les plus soucieuses de progrès, les plus respectueuses de la liberté de conscience, celles où la discussion est permise, c'est-à-dire les moins cagotes, sont les plus instruites, et par surcroît, les plus florissantes. Ainsi en est-il des Etats-Unis, de l'Angleterre, du

Danemark et de certaines parties de l'Allemagne

protestante.

Nous avons donc le droit d'en conclure que les raisons principales militant en faveur de l'instruction sont que :

1º Plus le peuple est ignorant, moins il est libre;

2º Instruction — opposé d'esclavage — étant synonyme de liberté, s'instruire, par conséquent, c'est se libérer.

II. — Raisons secondaires

" Je suis homme, et rien de ce qui intéresse l'humanité ne doit m'être étranger, » déclarait judicieusement Térence, le poète latin.

Or, nous, travailleurs, quoique n'étant guère traités comme tels, nous n'en sommes pas moins des

hommes, ainsi que l'était Térence.

Et, pas plus que lui, nous ne devons nous désintéresser de notre entourage, de ce qui n'est point absolument nous. Il est en chaque homme, du reste, un besoin qu'on pourrait croire inné en lui : celui de savoir, d'acquérir chaque jour des connaissances nouvelles. Cette soif de renseignements semble même être, en certains, un des éléments constitutifs de leur personnalité.

Mais pour quelles raisons spéciales avant toutes autres, devons-nous contenter ce désir qui gronde en nous, satisfaire à la faim de curiosité qui nous dévore? Pourquoi devons-nous apprendre? Serait-ce pour obéir seulement au besoin, si naturel, de tout

comprendre qui nous talonne?

Je sais que la plupart, gênés dans leur expansion

par le mécanisme social détraqueur d'impulsions généreuses, obligés d'en passer par les iniques conditions d'existence qui nous sont faites, ingurgitent la plus grande somme de connaissances en le moins de temps que possible afin, uniquement. de s'en servir comme projectiles dans la lutte pour la vie. En cette occurence, leur cerveau devient un arsenal. Tel se consacre, avec application, à la conquête d'une ou de plusieurs langues étrangères dans l'espoir que cela lui servira un jour à se procurer un emploi bien rétribué, le gras fromage où il se casera à l'aise, sans plus se soucier de rien. Un autre se voue à l'étude de telle branche de l'enseignement officiel, contraignant sa cervelle à l'absorption de telles connaissances à l'exclusion des autres, simplement parce qu'il a rêvé d'être ingénieur, ou professeur dans une école moyenne, ou expert-comptable, ou géomètre-arpenteur. Lui s'est promis de devenir agent consulaire en Chine. En prévision de cet évènement, il va se bourrer la tête, au risque de la faire éclater, de notions géographiques, statistiques, linguistiques, etnographiques se rapportant à la seule Chine.

De là, le particularisme sévissant dans l'enseignement supérieur. De là aussi le décousu, l'incomplet de certaines éducations purement livresques.

L'instruction ainsi comprise, admise au seul point de vue utilitaire immédiat, n'est qu'une conséquence désastreuse du manque absolu d'organisation sociale.

Ainsi considérée, elle est rabaissée, ravalée; on acquiert donc de l'instruction par ambition, pour arriver, ou par nécessité, espérant pouvoir, grâce à son aide, gagner sa vie. Cette conquête de la science

est mise, dès lors, sur le même pied que l'appren-

tissage du bon métier désiré.

Cela entendu, l'on n'apprendra plus pour le plaisir d'apprendre, de savoir, ni pour la satisfaction de jouir moralement et intellectuellement du fruit de ses connaissances. Qu'une carrière à sinécures, une fonction honorifique et honorée, un emploi bien rémunéré, un mandat ne se devine pas au bout de quelques années employées à l'étude : on rejettera

dédaigneusement l'étude!

L'ouvrier, le travailleur manuel a malheureusement, sur l'étude, le caractère utilitaire de l'instruction, la même étroitesse de vues que les candidats aux diplômes, que l'aspirant-bachelier, que le futur bureaucrate. Bien mieux, lui qui n'a même pas à espérer qu'elle puisse jamais lui servir à se pourvoir d'un rond-de-cuir, à se procurer le pupitre, à atteindre le quelconque fauteuil, objet des rêves de nos collégiens, lycéens, normaliens; à ambitionner qu'elle lui soit plus tard une source de profits matériels, ne veut plus seulement, dès qu'entré à l'atelier, sur le chantier, en entendre parler.

A quoi bon? répète-t-il à satiété à ceux qui lui vantent les bienfaits de l'instruction, en savoir tant puisque cela ne m'avancera jamais de rien? N'en saurai-je pas toujours assez pour rester ouvrier?

Et comme il a renoncé à la fortune et au pouvoir en faveur de ses maîtres, par surcroît il leur abandonne encore toutes les connaissances avec les découvertes de la science, les jouissances de l'art, se réservant son seul travail pénible de mercenaire pour principale distraction.

Cependant si le savoir ne peut, qu'en de rares occa-

sions, augmenter les ressources pécuniaires du travailleur manuel, s'il est peu susceptible d'élever le taux de son salaire, n'existe-t-il pas encore un fort contingent de raisons militant en faveur de l'étude?

L'homme n'est pas qu'un ventre, que des muscles. Machine des plus compliquées, elle ne s'alimente pas exclusivement de victuailles plus ou moins savoureuses gagnées par le rude labeur des bras. L'homme possède aussi un cœur qui réclame l'alimentation qui lui est propre : les sensations morales. Il y a plus; non seulement l'homme n'est pas qu'un cœur uni à un ventre, il est aussi pourvu d'un cerveau pensant, lequel, à son tour, réclame l'exercice, la nourriture.

Or, l'étude est le vaste champ où la pensée se complait. Elle est nécessaire à l'homme bien portant autant que les satisfactions morales, comme le pain, la viande, l'eau lui sont nécessaires. Pourquoi priver le cerveau à l'avantage du cœur ou du ventre?

Occupation des plus agréables, des plus captivantes et des plus salutaires, elle élève l'homme, le grandit, le rapprochant des fins que le monde en marche s'est proposées. Elle est salutaire, et des plus salutaires venons-nous de dire, parce qu'elle éclaire et que toute lumière purifie, moralise. Si l'instruction ne rend pas toujours meilleurs ceux chez qui elle a élu domicile, elle éveille néanmoins en ceux, bien doués, qu'elle a une fois touchés de son aile tutélaire, la sociabilité, la solidarité. Grâce à elle, l'homme apprend à connaître qu'il n'est qu'une minuscule partie du gigantesque tout et par là perd de son orgueil naturel. L'instruction affine l'homme, l'éloignant toujours davantage de la bête,

des humbles et précaires commencements, du fragile point de départ. Elle véhicule le progrès à travers les mondes; sans elle, il n'y eut point eu de civilisation.

L'étude rend ordinairement bienveillant. L'homme se reconnaît, par son aide, en chacune des humbles vies éparses sur la surface du globe; il se sent plus de sympathie pour elles, est plus disposé à fraterniser avec elles que l'ignorant. Ce dernier se figure être une nature d'élection, une créature de choix uniquement mise au monde pour régner sur l'univers et le plier à ses besoins, tout uniment.

III. — Quelques autres bienfaits de l'instruction pour les ouvriers

Mais, à un point de vue plus spécial, envisagée sous l'angle purement ouvrier, l'étude offrirait

encore des avantages réels, incontestables.

D'abord, elle retiendrait au logis, auprès de la femme, des enfants, au foyer, le plus grand nombre d'entre nous, trop enclins, les distractions leur manquant à la maison, à les rechercher ailleurs, là où ils croient les trouver et là où ils les trouvent, en effet, quelquefois, mais de quelle nature? Et toujours au détriment de leur bourse, de leur santé, de leur mentalité, de leur sécurité, de leur tranquillité et de la tranquillité de leurs proches.

L'étude, si elle parvenait, récompensant nos efforts, à s'implanter dans les milieux ouvriers, tuerait infailliblement le cabaret dont elle est la pire ennemie (1).

^{(1) &}quot; Que deviendra le débitant de poison si par votre propagande anti-alcoolique, vous parvenez à tuer son

L'alcool ne s'accomode guère avec les préoccupations cérébrales. Plus l'ouvrier boit, plus il se rapproche de la brute, annihile ses facultés intellectuelles. Plus il lit, au contraire, plus son cerveau se fortifie, s'agrandit, acquiert de capacité, de force, gagne en souplesse, s'enrichit en conceptions.

Dès lors, on reconnaîtra sans peine que les joies bruyantes de l'officine où l'on se saoûle ne peuvent être comparées aux paisibles et réconfortantes

jouissances de l'étude.

Et si le cabaret, véritable danger social, destructeur d'énergie, d'initiative, de résistance, tueur d'hommes, est formellement condamné par les conscients qui se sont voués à l'émancipation des travailleurs et à l'amélioration de leur sort, on s'explique sans peine qu'ils s'efforcent, en attendant d'être parvenus à leur but, de lui opposer l'antidote indispensable, en présence des ravages déjà exercés par l'eau-de-vie, l'absinthe : qu'ils lui opposent l'étude.

Que l'ouvrier se mette à lire et, peu à peu, il désapprendra le chemin du débit où l'on vend, à petites doses, la folie, le crime, l'abrutissement.

commerce? "pourraient ici nous objecter de ces grincheux de la pire espèce, ceux qui tremblent toujours qu'on aille trop vite en besogne et veulent ne rien changer à rien tout en continuant à se dire de profonds transformateurs. Nous leur répondrons: Le sort des mastroquets ne nous apitoie guère, leur profession étant si peu intéressante. Qu'ils se transforment en libraires, quand la saine raison aura enfin vaincu le fléau: l'alcool! Et que les distillateurs s'improvisent fabricants de papier! Le progrès n'aura fait que gagner à ce changement.

Et la révolution tant souhaitée sera en passe de

s'accomplir.

Mais pour cela, il est urgent que l'ouvrier fasse un effort viril et, secouant sa torpeur, se décide à apprendre, afin de devenir l'homme, le soldat/l'un des hommes, des soldats que, pour sortir victorieuse du chaos où nous végétons, la noble émancipatrice

aura besoin de lever un jour.

Que le travailleur s'attelle résolûment à la tâche. L'étude est moins coûteuse que la passion du petit verre. Elle ne lui mettra pas, comme ce dernier le fait souvent, l'injure aux lèvres, quand ce n'est le couteau à la main. Lui qui, tant de fois, laissa sa dignité avec son dernier sou au fond d'une mesure d'étain, plus éclairé, verra sa raison s'accroître, et, ni sa femme, ni ses enfants ne trembleront plus quand il rentrera le soir, de l'entendre, comme autrefois, titubant dans les escaliers, la voix rocailleuse, hurlant la chanson poissarde ou fredonnant le refrain obscène, ne se serreront plus l'un contre l'autre, frémissants, dans la terreur de le voir apparaître hagard, congestionné, menaçant et furieux, brandissant les poings, jurant de tout briser, parlant de les égorger.

IV. — De bonnes bibliothèques, voilà l'essentiel

Il est déjà de studieux autant que sérieux et braves travailleurs manuels. Ceux-là approuveront notre initiative et s'en réjouiront. D'autres liraient, étudieraient, apprendraient et s'instruiraient volontiers, n'ayant jamais mis les pieds dans les endroits où se débite l'alcool si les moyens de le faire ne leur

manquaient presque radicalement.

C'est que, généralement, les livres font défaut. A la ville, il est encore possible, des bibliothèques publiques mises plus ou moins libéralement à la disposition des habitants, ouvertes les jours de repos, s'y rencontrant parfois, de s'en procurer,

mais à la campagne?

Puis, quels livres doit-on acheter de préférence à d'autres et où, à qui doit-on s'adresser pour se les faire parvenir? Celui désireux de parcourir tel livre, de connaître tel auteur mais habitant un village, noyé dans le calme des champs, est mal renseigné presque toujours. Il ne connaît parfois d'un ouvrage ou que le nom de l'écrivain ou que le titre, rarement les deux ensemble. Et, si par extraordinaire ces deux noms, - celui du livre et celui de l'auteur - se trouvent associés dans la mémoire du camarade souhaitant de posséder ce volume, cette indication de noms lui sera de peu d'assistance, car il ne sait maintenant à qui des éditeurs de Paris ou de Bruxelles, il pourrait s'adresser avec chance de réussite. Au reste, il n'a ni les noms ni l'adresse exacte d'aucun d'eux. Supposons qu'il les possède en certaines occasions. Alors il se dispose à signifier sa commande.

Pour cette opération de peu d'importance, il devra faire des courses nombreuses et débourser en plus du coût net de l'ouvrage : l° le prix de l'enveloppe et du papier de la lettre qu'il écrit au libraire; 2° la taxe perçue par la poste en plus du timbre d'affranchissement de sa lettre pour l'envoi du mandat audit libraire. C'est-à-dire, au bas mot,

vingt-cinq centimes supplémentaires.

Et c'est cela, ces démarches, ce manque de renseignements suffisants, ces dépenses venant s'ajouter au prix-coûtant du livre dont on est désireux, qui rebute les meilleures volontés, décourage le lecteur.

Pour, non seulement encourager ceux qui aiment à lire, les stimuler, mais leur économiser ces menues pertes de temps, d'argent, ces déplacements désagréables, il suffirait que, dans chaque localité assez importante pour compter un groupe soit syndical, soit d'études sociales, en son sein, l'un des dits groupes, par l'organe de son secrétaire ou de l'un ou l'autre de ses membres dont il mettrait l'obligeance à contribution, centralisât ces commandes individuelles de livres.

Le groupe en question, en toute prévision, aurait eu le soin de se faire expédier leurs catalogues et prix-courants par les éditeurs dont il aurait recueilli les noms et adresse au hasard de ses recherches. En procédant ainsi, il obvierait à bien des inconvénients et rendrait service à ses associés.

Mais, en écrivant cette brochure, il n'entrait pas dans nos intentions de borner notre mission à indiquer aux camarades vivant au fond de villages éloignés, en dehors des tourbillons que sont les villes et les grands centres industriels, de la restreindre à seulement leur faire connaître les meilleurs moyens à employer pour aider à l'édification la plus économique de bibliothèques privées. Nos vues étaient plus larges, nous voulions surtout attirer toute leur attention sur cette forme d'instruction, d'enseignement populaire qui nous a paru être la meilleure : La Fondation de Bibliothèques ouvrières coopératives s'alimentant et s'enrichissant et se renouvelant incessamment au moyen :

1º De souscriptions volontaires à minimum fixe ; 2º D'une légère taxe prélevée à chaque prèt d'un volume ;

3º Du roulement inter-groupal et inter-fédéral des volumes composant ladite bibliothèque du groupe.

Ici, sur le fonctionnement de ces organismes d'éducation sociale, abordons les développements nécessaires et les explications indispensables à l'exposé de notre méthode.

V. — De l'organisation des bibliothèques. — Fonds destinés à l'achat. — Prêt des livres. — De la méthode du roulement.

Supposons vingt citoyens se concertant, puis se réunissant un jour dans l'intention de constituer, au sein du groupe dont ils font partie, une bonne bibliothèque populaire de propagande et d'éducation socialiste. Je dis de propagande, car je m'adresse ici aux socialistes, lesquels socialistes rechercheront, avant tout, et avec raison, la diffusion des principes qui leur sont chers. Et j'ajoute : d'éducation, parce qu'il me paraît indéniable que la bibliothèque, qui devra être composée de façon à satisfaire toutes les aspirations, à répondre à tous les desiderata, être éclectique autant que possible, ne point accuser des tendances sectaires, être accueillante, servira surtout à ceux désireux, avant tout, de savoir, de se faire une éducation vraie, en dehors des influences intéressées à la détourner au profit de systèmes politiques ou philosophiques préconçus. Elle sera, en outre, populaire parce que seuls les hommes du

peuple l'ayant fondée, seuls les hommes du peuple en jouiront.

Donc, voilà mes vingt citoyens rassemblés pour

une œuvre à entreprendre en commun.

Eh bien! que chacun de ces militants décide de sacrifier cent sous, pour qu'une première mise de fonds s'élève à 100 francs. Et que la cotisation minimum des autres à qui l'on s'adressera ensuite soit fixée à deux ou à un franc. Qu'une souscription permanente s'adjoigne à ces deux sources. Que la bibliothèque réclame le droit à un pourcentage prélevé à son profit sur chaque conférence que le groupe organisera à l'avenir. Quand la bibliothèque sera assez riche pour acheter vingt volumes, elle pourra déjà ouvrir ses portes.

Et cela, grâce au système du roulement intergroupal. Mise en pratique, la bibliothèque d'initiative que nous appellerons A, pour la facilité de notre exposé, communiquera à sa voisine du groupe B la liste des ouvrages qu'elle va se procurer, afin que B achète vingt volumes différents. Les bibliothèques qui se fonderont ailleurs par la suite, C, D, E, F, en

feront autant vis-à-vis l'une de l'autre.

De cette façon bien simple, les six bibliothèques auront, à elles toutes, un stock de 120 volumes qu'elles pourront s'échanger tous les trois ou tous les six mois. A expédiant ses 20 volumes à B qui expédie les 20 siens à C et ainsi de suite jusqu'à F, le dernier qui, lui, adresse les siens à A pour combler le vide.

On voit donc que (cette opération se répétant six fois, autant de fois que je compte de bibliothèques alliées), A comme B et comme les autres auront, pour le déboursé du prix d'achat de 20 livres, acquis le droit à la jouissance de 120. C'est ce que

j'appelle le roulement inter-groupal.

Par la suite, les bibliothèques acquérant de l'extension, ce groupement pourrait devenir interfédéral. Et l'opération que nous avons vue se produire entre groupes pourrait se répéter entre fédérations — à des intervalles plus espacés bien entendu. —

Ainsi, chaque année, les groupes enverraient leurs bibliothèques à celui d'entre eux choisi comme centre, lequel les expédierait à la fédération voisine, laquelle se livrerait à la même besogne et enverrait ses livres au centre expéditeur qui, lui, en ferait la répartition entre les groupes de sa fédération.

Pour mener l'œuvre à bien, un secrétaire, jeune et actif, se dévouant à sa tâche, à laquelle il devrait se consacrer à l'exclusion de tout autre secrétariat analogue, et se tenant en relations constantes avec ses collègues des autres bibliothèques, suffirait.

L'administration de chaque bibliothèque est des plus simples. Un catalogue dressé avec soin, accroché au local, bien en évidence, un registre où s'inscriraient les entrées et les sorties des livres, les noms et adresse des emprunteurs qui y apposeraient leur signature lors de chaque prêt, voilà toute la paperasserie que nécessite le fonctionnement de ces institutions.

Un prélèvement de 0,05 centimes par prêt de volume me paraît suffisant. Un dépôt de garantie de deux francs me paraît également tout indiqué, si l'on ne veut, en très peu de temps, voir la

bibliothèque éparpillée aux quatre vents de la destruction, ou les volumes égarés, déchirés, en tous les cas, perdus. Ce dépôt exigé n'est point marque de défiance mais uniquement mesure bonne à prendre dans l'intérêt de tous. Trop sont tentés de faire peu de cas d'une propriété qui ne leur est pas individuelle. On doit accoutumer le peuple au respect des choses appartenant à tous, indivisiblement et socialement.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur l'organisation des Bibliethèques ouvrières. A celles-ci, aux intéressées de juger quels sont les meilleurs modes de fonctionnement et sur quelles bases il leur convient le mieux de s'établir. Il nous a seulement paru n'être pas inutile de chercher à faire profiter nos camarades des quelques bribes d'expérience que nous avons pu amasser de ci de là. Ainsi s'expliquent les indications que nous avons pris la liberté de leur donner.

Nous nous estimerons heureux si nos avis ont pu leur agréer et leur sont de quelque secours. Je me réjouirai surtout si, répondant à l'appel que je lance plus haut au public ouvrier, les militants socialistes me répondent : oui! par la science, par l'instruction, par le livre, nous lutterons ainsi que tu nous y convies, contre le passé, contre la superstition, contre le prètre, contre l'exploitation, contre la misère, contre l'alcool, et nous vaincrons!

Juillet 1902.

JEAN DE L'OURTHE.





Bibliothèques socialistes d'éducation scientifique et littéraire

Voici une liste des ouvrages qui nous ont paru dignes d'entrer dans la composition d'une solide bibliothèque ouvrière d'éducation scientifique et littéraire. Les uns, de pure littérature, y coudoient des livres de philosophie, d'économie sociale, abstraits, savants. Qu'on ne s'en étonne pas, car nous avons jugé qu'il était bon de mêler parfois l'agréable à l'utile, même le plaisant au sévère, reconnu qu'instruire en intéressant était encore la seule vraie façon d'instruire. Au reste, le roman, le poème, ne sont point, autant qu'on se l'imagine, productions que doivent dédaigner les gens graves. S'ils ont acquis une mauvaise réputation, s'ils sont tenus en suspicion par beaucoup, ce n'est point tant parce que ces genres littéraires : le roman, le conte, la chanson, seraient peu susceptibles d'aider au relèvement, sous toutes ses faces, de l'homme, non. Mais des écrivassiers, s'emparant d'eux, ont fait servir à exalter, flatter ou exciter passions les plus viles, les instincts dépravés de quelques détraqués se délectant aux gravelures d'un Armand Sylvestre, aux obscénités d'un R. O'Monroy, à l'audition des sous-entendus lubriques éjaculés par telle cascadeuse à jambe en l'air. Le roman, pas plus que la chanson, n'est forcément pornographique.

Il est bête, niais, idiot, assommant, sans valeur, lorsqu'il tombe de la plume d'un feuilletonniste de bas étage, genre Jules Mary, qui les fabrique à la grosse, mais il est capable de s'élever bien haut, aux fières altitudes où planent les meilleures pages de nos grands écrivains les plus aimés, quand il est signé Tolstoï, Anatole France. Nos amis s'en convaincront sans peine.

I. - Sociologie

: Paroles d'un révolté. - La Con-1-2. P. Kropotkine quête du pain.

3-4. J. Grave

5. E. Reclus

6-7. A. Hamon

10-11. Charles-Albert

12. A. Bebel

13. Antenor Firmin

14. Herbert Spencer

l'anarchiste-socialiste. 8. S. Faure : 1 a douleur universelle. 9. L. Lacour : Humanisme intégral.

L'amour libre. - La Cité future.

: La société future. - L'anarchie.

: Evolution, Révolution, Idéal

: Psychologie du militaire profes-

sionnel. - Psychologie de

son but, ses moyens.

La Femme.

: L'égalite des vaces.

anarchique.

L'Individu contre l'Etat. 15. Guillaume de Greef : Le transformisme social.

II. — Propagande antimilitariste

1. Dubois-Desaulle : Sous la Casague. : Le sabre et la loi. 2. G. L'Hermitte

III. - Poésie

1. J. Richepin

2. Louise Michel

3. Pierre Dupont

4. Eug. Pottier

: La chanson des Gueux.

: A travers la vie. : Chants et Poésies.

: Chants révolutionnaires.

5. Paul Paillette

6. Jehan Rictus

7. Ferdinand Massy

8-9. J.-B. Clément

: Les tablettes d'un lézard.

: Les soliloques du pauvre.

: Vers la lumière.

: Chansons .- Nouvelles chansons .

IV. - Théâtre

1-2. Oct. Mirbeau

3-4. H. Becque

5. Hauptmann

6. L. Marsolleau

7. Ibsen

·8. Hervieu

9. L. Descaves et M. Donnay

10. L. Descaves

11. Brieux

: Les mauvais bergers. — L'épidémie.

: Les Corbeaux. - La Parisienne.

: Les Tisserands.

: Mais quelqu'un troubla la fête.

: L'ennemi du peuple.

: Les Tenailles.

: La Clairière.

: La Cage.

: Robe rouge.

V. - Polémique

1-2-3. Urbain Gohier

: L'armée contre la nation. - Les Prétoriens et la Congrégation. — A bas la caserne.

4-5. P. Vigné d'Octon

: La gloire du sabre. — Journal d'un marin.

6. P. Louis Courrier

7-8. Séverine

9. Leverdays

10. Merlino

11. Tikhomirow

12. G. Clémenceau

: Pamphlets.

: Pages rouges. - En marche.

: Les assemblées parlantes.

: L'Italie telle qu'elle est.

: La Russie politique et sociale.

: La mêlée sociale.

VI. — Vulgarisation scientifique Sciences naturelles

1-2. Ernest Haeckel

: Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois natuvelles; Les énigmes de l'univers.

3. Mme Clém. Royer

4. Letourneau

5. Darwin

: La constitution du monde.

: (Œuvres de)

L'origine des espèces (traduction de Mme Clémence Royer.)

6. De Lanessan : Le transformisme. : 1.es Primitifs. - Le primitif 7-8. Elie Reclus d'Australie. 9-10. Büchner : Force et matière. - La vie psychique des bêtes. II. C. Flammarion : La pluralité des mondes habités. 12-13. Id. : Mes voyages aeriens .-- L'inconnu. 14. W. Croockes : Recherches sur le spiritualisme moderne.

15. Toussenel : L'esprit des bêtes.

VII. - Histoire

I. J. Michelet : Histoire de France. 2. Id. : Histoire de la Révolution francaise. 3. Ed. Quinet : La Révolution. : Histoire anecdotique de la Révo-4. J. Bernard lution française. 5. Erckmann-Chatsian: Histoire de la Révolution fran-

çaise racontée par un paysan. : Histoire du Plébiscite racontée 6. Id.

par un des 7,500,000 oui.

: Histoire de la Commune de 1871. 7. Lissagaray 8. Louis Bertrand

: La Belgique en 1886.

o. Taine . Les origines de la France contemporaine.

10. Taxile Delord : Histoire du Second Empire.

II. Lhorente : Histoire de l'Inquisition en Espagne.

: Le Socialisme et le Congrès de 12. H. Hamon Londres.

13. P. Kropotkine : Autour d'une vie.

VIII. – Géographie

1. La Belgique, par Camille Lemonnier.

2. La France, ses Colonies, par Onésime Reclus.

3. L'Espagne, par Georges Lecomte.

4. Atlas Larousse.

5. L'Empire Chinoi, par le missionnaire Huc.

IX	Romans	Études de mœurs
1-2-3-4.	E. Zola :	Germinal; la Débàcle; Paris; Travail.
5.	Paul et V. Mar-	
		Le Désastre.
6-7.		L'Orme du Mail; le Mannequin d'osier.
8-9-10.	Léon Cladel :	N'a-qu'un-œil; Pierre Patient; les Va-Nu-Pieds.
II.	G. Eeckhoud :	Mes Communions.
12-13.	C. Lemonnier	Le Happe-Chair; la Fin des Bourgeois.
14-15.	Jean Lombard:	Byzance; Loïs Majourès.
16-17.	Paul Adam :	Robes rouges; la Force.
18-19.	Id.	Le Triomphe des Médiocres; les Mystères des Foules.
20-21-22.	Rosny	Le Bilatéral; Marc Fane; l'Im- périeuse Bonté.
23.	G. Clémenceau :	Les plus forts.
		L'Homme qui tue; le Roman du Curé; Marie-Quene-de-Vache.
27.	Octave Mirbeau	: Le Journal d'une Femme de chambre.
28-29.	Id. :	Sébastien Roch; le Fardin des Supplices.
30-31.	L. Descaves :	Sous-Offs; les Misères du Sabre.
32-33.	G. Darien	Biribi; Bas, les Cœurs.
34.	H. Bauer	De la Vie et du Rêve.
35.	Louis Lumet :	La Fièvre.
36.	H. Rainaldy :	Escarmouches.
		Les Ventres.
	Charles de Coster	: Uylenspiegel.
DEPTHALISM NO THE RESIDENCE OF THE PARTY.	The state of the s	Contes de mon Village.
49-41-42.	Mary Renard	: Gueule-Rouge; Terre de misère; En révolte.
43-44.	Jean Chalon	: Au Couvent; le Trou aux Chiens.
	G. Berru	: Le Revers de la Médaille.
46-47-48.	Tolstoï	: Résurrection; A la recherche du

Bonheur; Anna Karénine.

49. Charles Dickens: Les Aventures de Martin Chuzlowitz.

50-51. Charles Dickens: David Coopperfield; la Petite

52. Diderot : La Religieuse.

53. Eugène Suë : Les Mystères du Peuple.

54. Henry Leyret : En plein faubourg.55. Walter Biolley : Irresponsable.

56. P. Heusy : Un coin de la vie de misère.

X. - Économie sociale

Blanqui : Critique sociale.

Karl Marx : Le Capital (traduction de Gabriel Deville).

Proudhon : Qu'est-ce que la Propriété?

J.-J. Rousseau : Le Contrat social; Discours sur l'inégalité des conditions.

Novicow : Les Gaspillages des Sociétés modernes.

Pelloutier : La vie ouvrière en France.

XI. - Philosophie

1. Curé Meslier : Testament; Bon sens; Cè que sont les prêtres; la Religion naturelle.

2. La Boëtie : Discours sur la servitude volon-

3. Tolstoï : L'Ecole de Iasnaïa Polonia.

4-5. Guyau : Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction. L'Irréligion de l'avenir.

6. H. Leyret : Les Jugements du président Magnaud.

7. Marx Nordau : Paradoxes sociologiques.

XII. - Socialisme

E. de Laveleye : Le Socialisme contemporain. Jules Guesde : Le Collectivisme au Collège

les Guesde : Le Collectivisme au Collège de France; le Collectivisme au Palais-Bourbon.

Marx et Engels : Manifeste du parti communiste. César de Paepe : Les services publics. Benoît Mâlon Argyriadès : Le Socialisme intégral.

: Essai sur le Socialisme scientifique.

XIII. - Coin des enfants

La Fontaine Jean Macé Id.

De Foë

Louis Ratisbonne

L. Desnoyers

· Elisée Reclus

: Fables

: Histoire d'une bouchée de pain. : Les Serviteurs de l'estomac.

: Robinson Crusoé. : Comédie enfantine.

: Aventures de Robert-Robert; Jean-

Paul Choppart.

: Histoire d'un ruisseau; Histoire d'une montagne.

XIV. - Revues et Brochures

Revue et Revue des Revues; Revue Blanche; Revue Socialiste; Revue Universelle; le Tour du Monde; la Naturé. — Temps Nouveaux (hebdo., 0.10, 140, rue Mouffetard, à Paris).

Les Crimes de Dieu, de Sébastien Faure. Les Lettres d'un Forçat, de Jules Moineau. A mon Frère le Paysan, d'Elisée Peclus.

Les Temps sont proches, de L. Tolstoï.

Les Crimes des Couvents, de B. Guinaudeau.

Le Parti Ouvrier et l'Anarchie, de Lucien Hénault.

La Guerre de Chine, de U. Gohier.

Jésus-Christ, ses Apôtres et ses Disciples au XXe Siècle, du Comte de Renesse.

La Guerre et le Service obligatoire, de L. Tolstoï, etc.

FIN







PUBLICATIONS DE LA BIBLIOTHÈQUE

DE

"La Bataille,

1	CH. DELEOSSE Cesar de Paepe, biographie .	0.05
	PIERRE KROPOTKINE Aux Jennes Gens	0.10
	RABELAIS. — La Lèpre religieuse	0.10
4.	MICHEL ZEVACO. — Les Jésuites contre le Peuple	
	(Nouvelle édition)	0.10
ð.	RENÉ CHAUGHT. — L'Immoralité du Mariage (Nouvelle édition).	A 10
B	CESAR DE PAEPE. — Son discours à Patignies en	0.10
	Ardennes	0.15
7.	JOSEPH DEMOULIN Bouchard-le-Foulon, épi-	
	sode de l'Histoire du Pays de Liège	0.60
	HANDEN SERVICE (MANUS) 등 HANDEN TO SERVICE (A DESAMENT MANUS MEDICAL PROPERTY CONTROL CONTROL TO A MANUS MANUS	

CAUSERIES LIBERTAIRES

par JEAN DE L'OURTHE

1. L'Esclave Morderne (Le Travail, le Travailleur)	6.10
2. " (De la réhabilitation du tra-	
vail. — Dégénérescence par excès de travail)	
3. Bibliothèques ouvrières socialistes (2º édition)	0.10
En préparation : L'Esclave de l'Esclave.	

DU MÊME :

Sous Presse: Les Ecrivains du Peuple

1. Léon Tolstoi

(Origines à Biographie, l'écrivain, le penseur, le tolstoisme; portée sociale de l'œuvre de Tolstoi; ses admirateurs et ses contempteurs.)

Paraîtra en deux forts opuscules à 0.10 c.

2. Léon Cladel

(Un enragé du romantisme, un vieux démocrate, un styliste impeccable.)